

Comptant parmi les us et coutumes d'un vernissage, le carton, conviant à l'ouverture de l'exposition, a pour fonction première de fournir toutes les informations pratiques aux invités. Éphémère par nature, l'invitation devient inutile une fois l'événement passé, destinée à la disparition.

Certaines invitations pourtant échappent à ce sort.

Parce qu'elles séduisent, intriguent, surprennent (lithographies, découpes, cartons-objets, formules et images inattendues...), parce qu'artiste et galeriste se sont investis dans leur conception pour ajouter du panache ou de l'esprit, des invitations sont conservées, traversent le temps, accèdent à des archives pérennes ou continuent de circuler, recherchées par des conservateurs, des historiens de l'art ou des collectionneurs.

Le Portique a proposé à l'un de ces "invitophiles" havrais, Jean-Luc Thierry, de montrer dans une vitrine *ad hoc* une sélection d'invitations d'artistes des années quarante à nos jours, en sept sessions successives programmées jusqu'en 2026, esquissant un panorama de l'incroyable richesse de ce support réputé modeste.

l'artiste se présente, se cache, se transforme...

Certes l'artiste peut se présenter selon les usages : annoncer son nom [5], sortir une carte de visite [6, 7], une carte d'identité [8] ou un passeport [9]. Pour les papiers on est en règle.

Mais n'est-il pas touchant cet artiste inconnu – Cary Leibowitz *a.k.a.* Candyass – qui se présente à nous pour sa première exposition, posant modestement dans un photomaton avec ses cartons à l'orthographe approximative : "Won't U please come too my art show" [2] ? L'invitation qu'il a conçue est aussi élaborée que la mise en scène paraît dérisoire, c'est un autoportrait à part entière, ce genre particulier où l'artiste est à la fois sujet et objet.

L'autoportrait peut prendre bien des formes. Depuis 1965, Roman Opalka [12] s'est photographié selon le même protocole après chaque session de peinture, rendant tangible le passage du temps à travers ce regard clinique sur son vieillissement. Le *Selfportrait* de Martha Wilson est collectif, elle recueille ce que les autres pensent d'elle [4], tandis que celui de Micah Lexier est statistique, résumé en proportions [15, 16]. Martin Liebscher compte sur le nombre [29] et se multiplie à l'infini dans ses photos [30].

Le thème de l'artiste comme sa propre création est abordé sous des angles différents d'une époque à l'autre. Au début des années 70, c'est le corps qui prévaut à travers *body art* et performances : Gilbert & George [18] posent en sculpture vivante, Bruce Nauman devient fontaine [21], Arnulf Rainer hurle et s'agite [17, 61], Klaus Rinke s'allonge face contre terre [79], Orlan redessine son visage [34]... Timm Ulrichs "fait la démonstration de l'art de la tête et du corps" et se montre en "figure artistique (la première œuvre d'art vivante)" [1]. Comme Ulrichs dont il est contemporain, Vito Acconci est le théâtre de son œuvre : dans sa performance intitulée *Conversions* (1971) il se grille les poils du torse avec une allumette [78].

Le recours à la photographie pour documenter ces actions éphémères s'intensifie au cours des années 70 et s'impose seul pour relayer de nouvelles recherches qui s'orientent vers la notion d'identité. Urs Lüthi fait figure de vétéran avec ses identités plurielles : souriant et déconstruit [52], stylé et arrogant [55], vieux et flippan [53, 54]. Christian Boltanski se tourne vers les instants vécus, il rejoue des "saynètes comiques" de son enfance devant l'objectif d'Annette Messager [35]. À l'inverse, Sigurdur Gudmundsson se projette dans un moment à venir évasif, suspendu [88, 89]. Raymond Hains aussi se veut léger [79]. Personne ne cultive mieux que lui le second degré chez Castellí [83]. Déguisé en mousquetaire, Joël Hubaut fait du stop sous un panneau Intermarché [93]. Martin Kippenberger a pris l'habitude de se montrer sur ses ephemera, entretenant une image de dilette avec des photos qu'il tire de sa vie quotidienne, familiale, touristique ou bien qu'il met en scène, surjouant le sérieux en costume [31–33].

Persona (du latin *per-sonare*, "parler à travers") est le nom qu'on donnait au masque des acteurs dans l'antiquité. L'identité comme un masque assigné à un rôle dans un théâtre social, c'est exactement le sujet qu'explore Cindy Sherman depuis le début des années 80 à travers ses innombrables personnifications qui sont autant d'autofictions [43–45, 57]. Eleanor Antin s'invente également des vies (*Eleanora Antinova*, ballerine ou *Eleanor Nightingale*, soignante) qu'elle documente en récits et photos. La voici en *King of Solano Beach* [42], plus saltimbanque désabusé que roi. Au cours de sa performance intitulée *Substitution* (1977), non seulement Fernando de Filippi se transforme physiquement en Lénine [36] mais il adopte aussi son écriture. Yasumasa Morimura est un spécialiste de la transformation : Mao [37], le Che [38], Marlene Dietrich [39], Frida Kahlo [40] ou Rose Sélavy [41], l'alter-ego féminin de Marcel Duchamp.

Du masque antique au costume de mascotte il n'y a qu'un pas, que Fischli & Weiss franchissent en ours [48], Eddie Peake en tigre [47], Paul MacCarthy en lapin libidineux [49] et General Idea en caniches bien éduqués [50]. Comme Éric Duyckaerts qui nous adresse une révérence [10], ils ironisent sur un des rôles qu'on assigne aux artistes : divertir. Alors ils font diversion [70, 77–94], ou se cachent [56–60, 62, 65, 66, 69, 75, 80].

PORTIQUE CENTRE RÉGIONAL

invitorama #5

~~invitorama #1~~
~~dada-fluxus-spirit~~
~~> 28 mars 2025~~

~~invitorama #2~~
~~géométriques, cinétiques~~
~~> 2 mai 2025~~

~~invitorama #3~~
~~pop-stories~~
~~> 11 juillet 2025~~

~~invitorama #4~~
~~tutti-frutti conceptuel~~
~~> 12 septembre 2025~~

invitorama #5
l'artiste se présente,
se cache, se transforme...
> 28 novembre 2025

~~invitorama #6~~
~~manuscrites, dessinées~~
~~> 17 avril – 12 juin 2026~~

~~invitorama #7~~
~~cartons-objets~~
~~> 19 juin – 27 septembre 2026~~

28 NOVEMBRE

2025

8 MARS 2026